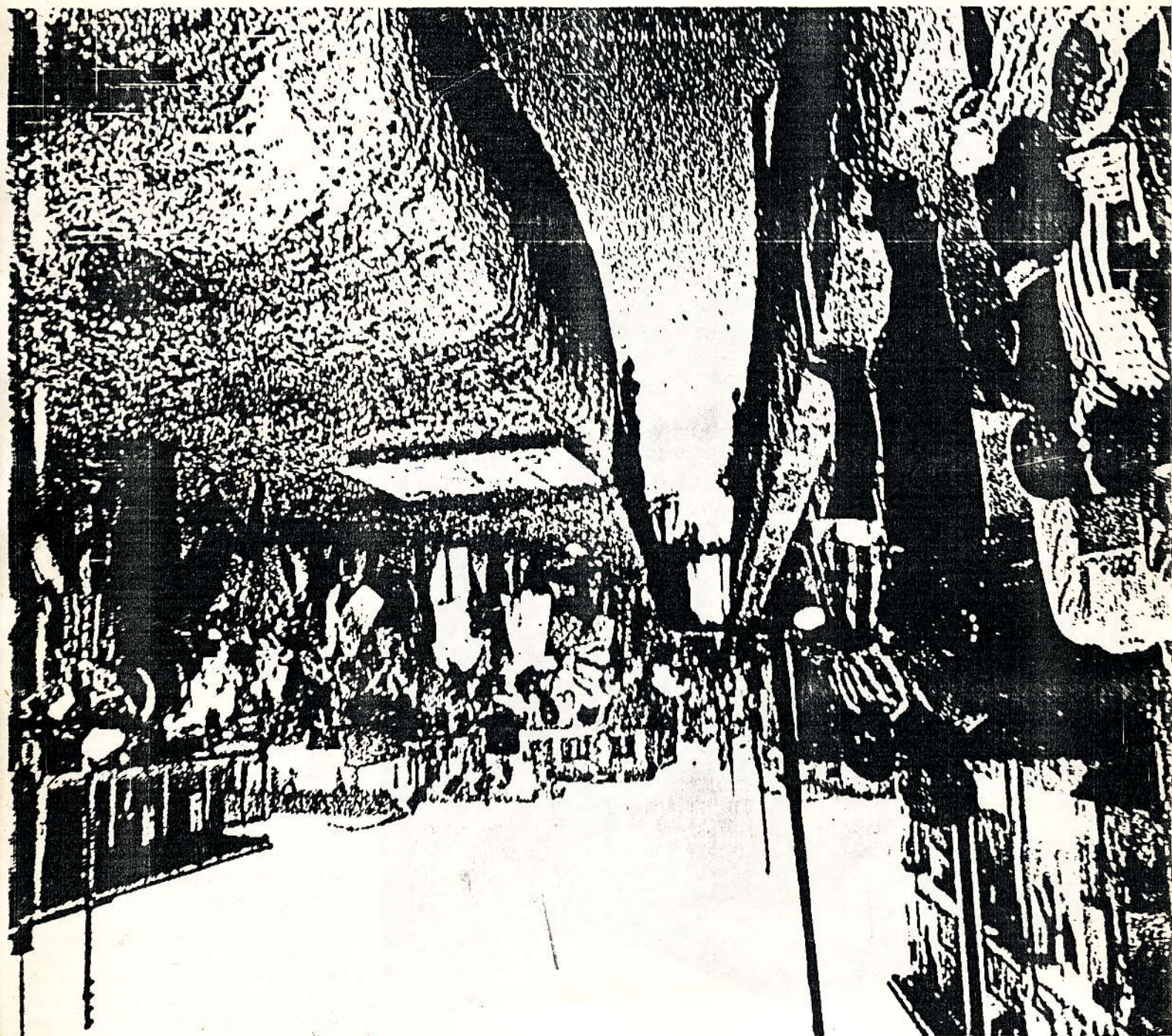


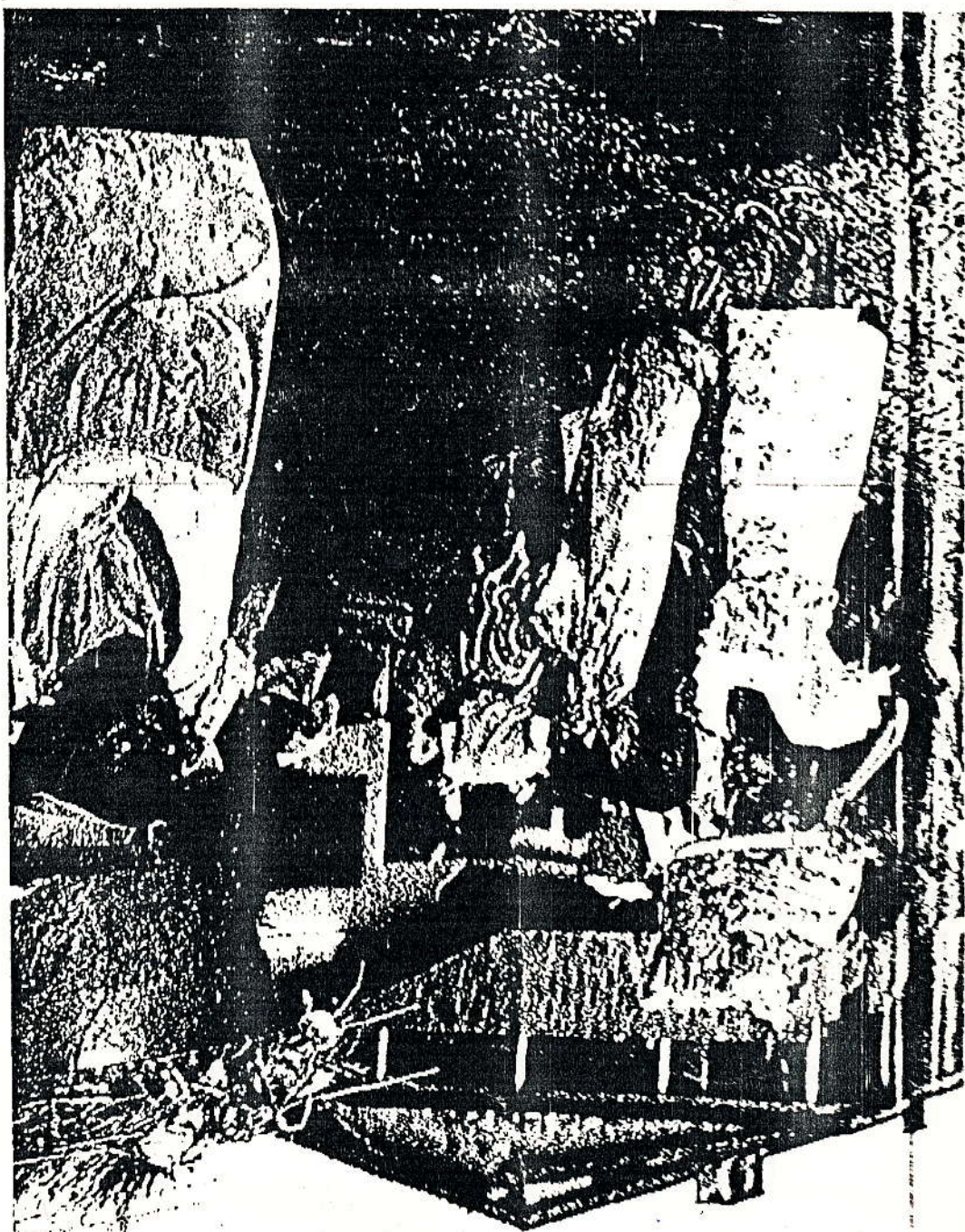


Voilà douze ans que Bernard-Henri Lévy n'était pas retourné en Afrique. Il revient d'un séjour dans la capitale du Nigeria, Lagos. Ce qu'il décrit est à cent lieues de l'image qu'il avait gardée du continent noir. Dans des carnets de route qu'il a réservés au « Point », l'écrivain décrit cette ville où le sordide se dispute au tragique. Lagos, ou la malediction africaine...

Nigeria **Carnets de route de BHL** **« In and out of Africa »**

On dit, au sujet de ce petit peuple :
 « économique originale », comme s'il y
 en avait une plus « centrale ». Eco-
 nomie informelle », comme s'il y en
 avait une plus « formelle ». On dit « bi-
 donville », comme s'il existait, ailleurs,
 une « ville » dont ils seraient la per-
 phérie ou l'excroissance. La vérité,
 bien sûr, c'est qu'il n'y a plus de
 centre du tout. Plus de ville propre-
 ment dite. La vérité, c'est que, à l'ex-
 ception de quelques enclaves où sur-
 vivent, comme à Ikoyi, clubs de golf ou
 ambassades, c'est tout Lagos qui est
 devenu comme un gigantesque bidon-
 ville. L'économie bidonville. La société
 bidonville. Le bidonville comme mo-
 dèle. Le bidonville comme projet. On
 croyait, dans les années 60 ou 70, que
 le bidonville était une ville manquée.
 Une promesse ou une espérance de
 ville. On pensait qu'il se résorberait
 tandis que la ville se construisait. Ce
 qui saute aux yeux, aujourd'hui, c'est
 l'inverse : la ville qui régresse, le bi-
 donville qui progresse ; le modèle ville
 qui s'efface, le modèle bidonville qui
 s'affirme ; les lois de l'Etat-Ville qui
 tournent à vide, celles du bidonville
 qui s'échangent leur emure. Détroite,

qui sont le symbole, partout ailleurs, de la grande détresse africaine. Et l'on sent même assez vite, dans le comportement des gens, dans la familiarité qu'on leur dénote avec les mœurs de l'argent, comme le souvenir d'un temps où le Nigeria était prospère et trouvait au premier rang des puissances pétrolières. Non. Le mal, ici, est plus secret. Le désarroi, plus intérieur. C'est quelque chose qui, se le répète, se lit dans les regards davan- tage que sur les corps. Le sentiment d'un échec, justement. Ou d'une espérance déçue. L'air que l'on a quand on a joué, perdu, et que l'on sait que l'on ne jouera plus. Je me souviens de ces gens qui, lorsque j'avais vingt ans, révalent pour le continent d'un - choc de civilisations -, l'agion Torghe ou Lét- Strauss. Je me souviens de spécula- tions infinies sur un - baroque africain -, ou une « poésie urbaine », ou une « urbanité mixte et médiane », qui n'aurait à mi-chemin de la modernité occidentale et de l'africanité primor- diale. Et bien, la rencontre a eu lieu. Le choc s'est produit. Mais ce que l'on sent ici, c'est que l'on dénote dans l'œil de ces triplics, chiffonniers, cirqueurs de chausseries, coiffeurs, gardiens de voir- tures, colporteurs, marchands, semi- chômeurs qui font le peuple de Lagos, c'est cette amertume immense : il y avait un rêve très beau, et le rêve s'est fracassé.



— dans la langue locale : le "gossio" dont je ne tarderai pas à découvrir qu'ils sont l'ordinaire de Lagos. La mer, étrangement grise, lave un liseré d'écume qui, de loin, me paraît sale. Un ciel haut et pour- tant lourd. Et sur les visages, un air ferme, bûlé, que je ne me rappelle pas avoir vu non plus à Abidjan, Douala, Lomé, ou même Kinshasa. Une Afrique plus après, tout à coup. Plus rude. Une Afrique où le sens flôtter comme un parfum de drame ou de violence sus-pendue.

Ce qui frappe à Lagos, ce n'est pas, à proprement parler, la misère. Ni les mendiants, plutôt rares. Ni les achalandés. Ce n'est pas le spectacle de ces ventres creux, ou ballonnés,

Premières impressions
 d'Afrique depuis douze ans,
 maintenant, que je n'y suis
 plus venu. Est-ce moi qui ai changé ?
 L'Afrique a-t-elle ? Est-ce une autre
 Afrique, simplement, qui me serait
 moins familière ? Toujours est-il que
 je n'y suis pas. Je me sens même un
 peu perdu. Ce ne sont ni les couleurs,
 ni les odeurs de l'Afrique que j'ai
 connue et dont j'ai gardé, ma foi,
 d'assez jolies images pour être tenté
 d'y revenir à l'heure où les intellect-
 uels ne jurent que par l'Europe. L'at-
 tement, plus déglungé. La foule, plus
 nombreuse. Des tas d'ordures le long
 de la route. Des chantiers inachevés,
 l'un de ces embouteillages monstrueux

Premières impressions d'Afrique depuis douze ans, maintenant, que je n'y suis plus venu. Est-ce moi qui ai changé ? L'Afrique a vieilli ? Est-ce une autre Afrique, simplement, qui me serait moins familière ? Toujours est-il que je n'y suis pas. Je me sens même un peu perdu. Ce ne sont ni les couleurs ni les odeurs de l'Afrique que j'ai connue et dont j'ai gardé, ma foi, d'assez jolies images pour être tenté d'y revenir à l'heure où les intellectuels ne jurent que par l'Europe. L'adversité, plus déginguée, la foule, plus nombreuse. Des tas d'ordures le long de la route. Des chantiers inachevés. Un de ces embouteillages monstrueux.

de la civilisation et de la pensée africaine. Il est 6 heures. Je me suis levé tôt pour éviter le "gostow". La voiture m'a déposé à l'entrée d'Apapa, qui est l'un des quartiers chauds de Lagos. Il fait frais. Le jour se lève et donne aux maisons de parapluies une teinte presque cuivrée qui leur va mieux que le soleil de plein midi. Les femmes sont belles. Les gamins, souriants, entendent un accordéon. Des postes de ventilateurs que ne couvrent pas encore le châlut des moteurs de voitures. Et, on croit une ville tout à coup. Une vraie ville qui s'éveille, avec ses bruits, son souffle, son charme, son mystère. Et c'est alors qu'apparaît, à cinquante mètres devant moi, un groupe de cinq ou six hommes, très droits, très dignes, qui marchent à la queue leu leu et portent chacun, sur la tête, un seau. Est-ce un seau, d'ailleurs ? Un bac ? Un paquet, peut-être ? Un ballot ? Je ne crois pas m'être clairement posé la question avant le moment où, m'étant approché et m'apprêtant à les croiser, j'ai soudain perçu l'effluve d'une pestilence qui, à l'évidence, venait des seaux. Ventrée faite, nous élimons dans un quartier sans canaux d'écoulement pour les eaux sales ou usées. Et ces six personnages, raides comme des statues, nobles, presque gracieux, allaient jeter à la mer les excréments du quartier. Egouts vivants. Hommes-égouts. Une ville de dix millions d'habitants qui s'en remet à des hommes pour évacuer ses déchets.

Il faut savoir qu'à Lagos le téléphone ne fonctionne pas et que les entreprises travaillent avec des talkies-walkies. Il faut savoir que les coupures de courant y sont si nombreuses et si longues que la Nepa (la régie nationale d'électricité) a été surnommée par les mauvais plaisants "Never Expect Power Again". Il faut avoir vu, simplement vu, le grand hôpital Saint-Nicolas, avec ses salles comme des hangars, ses files de mourants en attente de consultation, sa crasse, ses blocs opératoires à peine nettoyés entre deux malades, ses médecins aux blouses sanglantes, ses infirmières qui ne savent pas distinguer, disent-elles, entre les vrais médicaments et ceux, de plus en plus nombreux, qui sortent de laboratoires clandestins et envahissent le marché. Il faut avoir vu, juste en face, et au moins aussi pouilleuse, la maternité de Lagos. Il faut avoir entendu, un soir où il a forcé sur le gin, le docteur N. expliquer, dans un ton terrifiant, qu'il a fait ses études à Oxford et ses armes à Lagos. - Vos

de monde ici ! On peut faire tant d'expériences sur les malades d'Oxford ? - Lagos comme un coqaye. ou la vision cauchemardesque d'un possible futur africain.

Il n'y a pas de femme laide, disent les amateurs de femmes. Il n'y a pas de livre négligeable, disent les amateurs de livres. Les villes, c'est comme les fermes et comme les livres, disent les amoureux des villes : il y a toujours quelque chose en elles - un coin, un recolin, un trait de leur être ou de leur histoire - qui les rend, sinon aimables, du moins étonnantes et attachantes. Eh bien, à cette règle universelle, à cette loi (car c'en est une) dont je n'avais, pour ma part, et en Afrique comme en Asie, jamais vu faillir la rigueur dédicée, il y a, je le sais maintenant, une exception, et cette exception c'est Lagos. Moi qui aime tant marcher dans Lagos, n'ai pas aimé marcher dans Lagos. Moi qui aime tant la fièvre, l'effervescence des grands ports, je n'ai rien trouvé d'excitant à l'atmosphère de Lagos Island, Lagos, ville-tumulte, Lagos, ville-abcès, Lagos vivante, oui, mais comme vivent les cancéres - dans une prolifération parasitaire qui n'annonce, on le sait, que la mort. Est-ce un hasard, en fin de compte, si s'attardant à toutes les étapes de son voyage fameux, Letris, dans son "Afrique fantôme", en omet une, et une seule : le Nigeria, justement.

"La justice de la jungle" pour la loi de la jungle

Vieux principe foucaidien qui ne m'a jamais trahi : "Dis-moi ce que sont les prisons, je te dirai quelle société tu es." Le principe vaut à Lagos, forcément. Et c'est pourquoi, dès mon arrivée, malgré l'avertissement de ceux qui ne cessaient de me répéter : "Mais non, c'est impossible ! Personne n'est jamais entré dans les prisons du Nigeria", je n'ai eu qu'une idée : entrer à Kiri-Kiri, la redoutable geôle où meurent, dit-on, chaque année des centaines de droit commun. La chose s'est faite un dimanche après-midi, à l'heure où je savais que l'on célébrerait, à la fille, les divers offices religieux. Je me suis fait passer pour une sorte de prêtre ou de visiteur de prisons. "Hope and comfort", de viens-apporter espoir et réconfort à vos malheureux détenus. Et voici quelques dollars pour les œuvres de la Maison... La lourde porte, à l'entrée. Puis une grille. Une vaste cour. Et au fond de la cour, sur un étage, un bâtiment en arc de cercle au centre duquel se trouve la vaste pièce, toute nue, où le nocturne a tenu la

de monde ici ! On peut faire tant d'expériences sur les malades d'Oxford ? - Lagos comme un coqaye. ou la vision cauchemardesque d'un possible futur africain.

Il n'y a pas de femme laide, disent les amateurs de femmes. Il n'y a pas de livre négligeable, disent les amateurs de livres. Les villes, c'est comme les fermes et comme les livres, disent les amoureux des villes : il y a toujours quelque chose en elles - un coin, un recolin, un trait de leur être ou de leur histoire - qui les rend, sinon aimables, du moins étonnantes et attachantes. Eh bien, à cette règle universelle, à cette loi (car c'en est une) dont je n'avais, pour ma part, et en Afrique comme en Asie, jamais vu faillir la rigueur dédicée, il y a, je le sais maintenant, une exception, et cette exception c'est Lagos. Moi qui aime tant marcher dans Lagos, n'ai pas aimé marcher dans Lagos. Moi qui aime tant la fièvre, l'effervescence des grands ports, je n'ai rien trouvé d'excitant à l'atmosphère de Lagos Island, Lagos, ville-tumulte, Lagos, ville-abcès, Lagos vivante, oui, mais comme vivent les cancéres - dans une prolifération parasitaire qui n'annonce, on le sait, que la mort. Est-ce un hasard, en fin de compte, si s'attardant à toutes les étapes de son voyage fameux, Letris, dans son "Afrique fantôme", en omet une, et une seule : le Nigeria, justement.

"La justice de la jungle" pour la loi de la jungle

Encore les prisons nigérianes. Mais à travers l'éblouissant récit, cette fois, d'un malin que je suis jusqu'à lui, à l'extrême ouest de la ville, dans une petite chambre d'un immeuble de Matokuku. Photos de pin-up sur les murs. Christ au-dessus du lit. Un vieux blouson au portemanteau. Chaise et table basse pour mobiliser. Je gagne 1 000 nairas par mois, commence-t-il. L'équivalent de quelques dollars. Croyez-vous que l'on puisse vivre avec quelques dollars par mois ? Alors, bien sûr, il y a les prisonniers. Enfin, les gros prisonniers. Quand je dis gros prisonniers, c'est les magnats de la drogue, évidemment. Des qu'il y en a un qui se punit, c'est l'au-baine pour les gardiens ! Et c'est à celui le plus riche qui obtient de s'en

Lagos vit comme une prolifération parasitaire



curé, et où un prêtre s'écrasait sous le poids d'un banc. Huit à dix déjeunés par banc. Ils sont vêtus du même short beige et de la même tunique trop large. Certains vont nu-pieds, d'autres - parfois les mêmes - ont aux poignets de grosses cicatrices roses qu'a laissées l'acier de la machine à tondre. Une moyenne, me dit l'officier, de deux mètres carrés par détenu. Un savon par mois. Des lattes sauvages n'est pas tenue, dit-il encore, de nourrir ses locataires. En sorte que si vous n'avez ni famille, ni argent...

leurs respects. Il est pas pour moi, Jack Phillips. C'est pas moi qui aurais la chance de m'occuper d'un gars comme ça.

Allen Street. Autrement dit, Cocaine avenue. Le paradis de la drogue au Nigéria. Le lieu de tous les trafics. Et sur la plage, un peu plus loin, après que la nuit est tombée et que se sont retirés les saphirins qui occupent le terrain dans la journée, la ronde des petits revendeurs et des consommateurs. Nuit sans lune. Ciel gris, presque noir. Silence d'autant plus étrange qu'il succède au vacarme du jour. Ombres furives. Silhouettes qui se croisent, se séparent. Groupes qui se font, Bandes qui se défont. Une forme al-

Avant les concerts, dans qui n'annonce que la mort



occuper. Car c'est un monde, un gros bonnet. C'est pourboires à longueur d'année pour les services que vous lui rendez. Et c'est, s'il vous a à la bonne, possibilité d'un travail à l'extérieur. Une agence de placement, si vous voulez. Une chance de s'en sortir. Vous n'auriez pas, vous, au fait, une petite idée de boulot ? Il y a un type en ce moment, notez bien, il s'appelle Jack Phillips. Il vient d'en prendre pour vingt-cinq ans. Il a tout ce qu'il faut, le gars. Radio. Petits chats. Journaux à volonté. Et même des officiers, ouï ouï, des officiers. Un major, si vous voulez savoir. Et même des commandants qui viennent, chaque lundi, lui présenter

vague grugement quand, d'aventure, vous la heurtez. Menace latente. Méfiance. Violence contenue. Jurons. De jeunes garçons, parfois des enfants, qui vous proposent leurs services. Cocktails indés. Mélanges savants. Amphétamines pilées, mêlées à de l'héroïne. Et Wole P., que nous avons croisé la veille du côté du marché aux voleurs et qui nous explique, très fier, qu'il a un beau-frère « dans l'aviation » et que c'est ainsi qu'il a, lui, Wole, une marchandise de si bonne qualité. Lagos et la drogue. Lagos et le crime. Lagos, plaque tournante internationale de la drogue et du crime ?

Même nuit. Il est deux ou trois heures du matin. Nous raccompagnons, en taxi, une aimable prostituée que nous avons détournée de ses occupations traditionnelles et qui a accepté de nous guider dans les quartiers du nord de la ville. Les rues sont vides, maintenant. Quasiment pas éclairées. Des barrages de police, tous les kilomètres à peu près - avec chaque fois le même scénario : pa- plers, pourboire, la lampe du policier qui balaye l'intérieur de la voiture, nouveau pourboire, re-départ. La fille qui a trop bu, ou trop fumé, et qui se met à chanter très fort. Et nouveau barrage alors, avec un groupe de militaires, presque aussi allumés que la gourgandine. « She is my sister, dit l'un d'entre eux d'une voix terriblement pâleuse. C'est ma sœur... Vous n'avez rien à faire avec ma sœur... » Après quoi il ouvre la portière arrière et force la fille à sortir. Protestation de Gilles Herzog qui, tel Quichotte, vole au secours de la belle. Stupéur du soudard qui le repousse et qui, voyant que je sors à mon tour, ramène ses camarades. L'affaire ne se dénouera que moyennant finances - l'équivalent, sans doute, du salaire annuel du bonhomme. Lagos, ville de tous les ra-

ckets.

Lendemain matin. Le même quartier d'Ajagunle. Mais de jour, et avec sa laine habituelle. Foule. Effervescence. Atmosphère de bazar. Profusion d'objets, de marchandises de contre-bande. Femmes au visage fermé, détermi- nées, soudain, un peu plus loin, un spectacle plus singulier. Il y a la une vingtaine d'hommes. Plus, peut-être... A la distance où nous sommes, on pourrait croire qu'ils dansent. Ou qu'ils tapent dans un ballon... Oui, c'est cela : ils doivent taper dans quelque chose, puisque les enfants, très excités, leur apportent des bâtons, des manches de pioche, des pierres... Saut que ce quelque chose - nous nous en apercevrons vite - est en réalité un homme et que

« Tout cela, c'est la faute à l'Occident »

Le colonel Kasaki, gouverneur de Lagos, avait sa petite idée pour régler tous ces problèmes. Il existait un grand bidonville, à l'est de Victoria Island. Il s'appelait Maroko. C'était un dédale de ruelles insalubres. Il puait la maladie. Il suintait la misère et la lépre. Quand il avait trop plu, ou que la lagune était en crue, il restait inondé, ou humide, pendant des mois et des mois. Combé de malheur, il jouxait les élégantes Festival Road et autres Sokoto Bembe Street où les nouveaux riches du régime avaient bâti leurs villas. Alors, un jour, il en a eu marre, le colonel Kasaki. Il a dit : « C'est terrifiant ! Vois-tu, l'Occident »

Lagos, la barbare.

grants. Mais ils sont au diapason de ce siècle. Ils arrivent à peine, ces immigrants. Ils arrivent à la ville qui les accueillent, presque mauvais, comme s'ils déclaraient la guerre à la ville qui les accueille. Ils ont l'air rude, mille majestueuses. Ils ont l'air rude, on, ceux-ci, l'ambassade. Alors qu'ils craignent et de modestie. Alors qu'ils d'habitude, ont quelque chose de ou Sao Paulo. Ce genre d'hommes, gués, aux confins de Mexico, Djakarta peut voir, dans des situations analogues, qui ne ressemblent à rien de ce que l'on les regards, une expression étrange d'entre eux d'une voix terriblement gourgandine. « She is my sister, dit l'un d'entre eux d'une voix terriblement pâleuse. C'est ma sœur... Vous n'avez rien à faire avec ma sœur... » Après quoi il ouvre la portière arrière et force la fille à sortir. Protestation de Gilles Herzog qui, tel Quichotte, vole au secours de la belle. Stupéur du soudard qui le repousse et qui, voyant que je sors à mon tour, ramène ses camarades. L'affaire ne se dénouera que moyennant finances - l'équivalent, sans doute, du salaire annuel du bonhomme. Lagos, ville de tous les ra-

ckets.

Lendemain matin. Le même quartier d'Ajagunle. Mais de jour, et avec sa laine habituelle. Foule. Effervescence. Atmosphère de bazar. Profusion d'objets, de marchandises de contre-bande. Femmes au visage fermé, détermi- nées, soudain, un peu plus loin, un spectacle plus singulier. Il y a la une vingtaine d'hommes. Plus, peut-être... A la distance où nous sommes, on pourrait croire qu'ils dansent. Ou qu'ils tapent dans un ballon... Oui, c'est cela : ils doivent taper dans quelque chose, puisque les enfants, très excités, leur apportent des bâtons, des manches de pioche, des pierres... Saut que ce quelque chose - nous nous en apercevrons vite - est en réalité un homme et que

loul ce joli monde est en train de le lyncher. Survient un de ces policiers que l'on surnomme ici « yellow fever ». Oh ! pas très décidé, le « yellow fever ». Mais enfin, il nous a vus. Il a vu que nous avions vu. Et, mollement, nonchalamment, il disperse la foule et aide le type à se relever. Il a le visage en sang. Le nez à demi éclaté. Il titube, s'écroule à nouveau. On le relève de force. On le traîne. Mais qu'importe ? N'est-ce pas le gouverneur de la ville qui a dit : « La loi de la jungle appelle la justice de la jungle » ? N'est-ce pas lui, le colonel Kasaki, qui recommandait officiellement le lynchage pour punir les voleurs à la tire ?

Trente-cinq à l'heure. Ce sont trente-cinq personnes à l'heure qui arriveraient chaque heure, chaque jour, et depuis des années, aux portes de Lagos. Pour y trouver quel, mon Dieu ? Pour quel eldorado ? Depuis le temps qu'on nous en parle, de ces hordes de pèlerins qui se pressent aux faubourgs, nous avons décidé d'y aller voir. C'est à l'extrême nord du Mainland. Une sorte de zone de transit, grouillante de misère et de monde. Des cars qui arrivent sans répit. Des grappes d'hommes qui en descendent, avec leurs corps délabrés, leurs pauvres habits de pous- sière, leurs visages maigris, aux orbites creusées. Mais, là encore, dans les regards, une expression étrange qui ne ressemble à rien de ce que l'on peut voir, dans des situations analogues, aux confins de Mexico, Djakarta ou Sao Paulo. Ce genre d'hommes, d'habitude, ont quelque chose de craintif et de modeste. Alors qu'ils ont, ceux-ci, l'ambassade. Alors qu'ils mille majestueuses. Ils ont l'air rude, presque mauvais, comme s'ils déclaraient la guerre à la ville qui les accueillent. Ils arrivent à peine, ces immigrants. Ils arrivent à la ville qui les accueillent, presque mauvais, comme s'ils déclaraient la guerre à la ville qui les accueille. Ils ont l'air rude, mille majestueuses. Ils ont l'air rude, on, ceux-ci, l'ambassade. Alors qu'ils craignent et de modestie. Alors qu'ils d'habitude, ont quelque chose de ou Sao Paulo. Ce genre d'hommes, gués, aux confins de Mexico, Djakarta peut voir, dans des situations analogues, qui ne ressemblent à rien de ce que l'on les regards, une expression étrange d'entre eux d'une voix terriblement gourgandine. « She is my sister, dit l'un d'entre eux d'une voix terriblement pâleuse. C'est ma sœur... Vous n'avez rien à faire avec ma sœur... » Après quoi il ouvre la portière arrière et force la fille à sortir. Protestation de Gilles Herzog qui, tel Quichotte, vole au secours de la belle. Stupéur du soudard qui le repousse et qui, voyant que je sors à mon tour, ramène ses camarades. L'affaire ne se dénouera que moyennant finances - l'équivalent, sans doute, du salaire annuel du bonhomme. Lagos, ville de tous les ra-

Promiscuité insupportable ! Il faut raser Maroko ! Je vais raser Maroko ! Les habitants n'y ont pas cru, bien sûr, se sont dit : « Il ne le fera pas. Il n'osera pas ! On n'efface pas comme ça, d'un coup de bulldozer, une vraie ville de trois cent mille habitants au moins. » En bien si, il a osé. Il avait donc quinze jours et, au bout de quinze jours, il a osé. Et tant pis pour ceux qui ne l'ont pas cru et n'ont pas évacué à temps leurs demeures de torchis. Ils furent des centaines, des centaines de fantômes qui habitaient, depuis, le terrain vague qui est devenu Maroko. Site maudit. Lieu hanté. Comme une brousse morte, au cœur de l'espace urbain.

L'Afrique comme Saint-Graal

Nkande Souh, aussi, a son idée. Lui est étudiant. Bien pensant. Il n'a pas de mots assez durs pour justifier, dans l'affaire Maroko, l'hygénéisme criminel du gouverneur Rasaki. Nous sommes au bord de la mort, cette fois. A la sortie de Lagos. Nous sirotions du vin de palme dans l'un de ces bars de plage, ombragés de pailloles, que nous a fait connaître Jacques de Monès, le conseiller culturel français, et où la jeunesse contestataire se retrouve le dimanche. Et il a son idée, donc, pour rompre le cercle infernal de ce devenir bidonville du Nigeria. - Tout cela, c'est l'Occident, dit-il. C'est la faute à l'Occident. Nous avons nos valeurs. Nos racines. C'est à elles qu'il faut revenir si nous voulons sortir de la crise. - Afrique aliénée, donc. Afrique déposée. L'Afrique comme origine. L'Afrique comme Saint-Graal. L'Afrique comme source vive d'une identité ruinée, reniée, mais qui revivra, si l'on s'y emploie. Sait-il, l'ami Souh, le type d'imaginaire qu'il met ainsi en œuvre ? Sait-il ce que signifie, et implique, sa volonté de pu- rité ? Se doute-t-il qu'il remet les pas, ce faisant, dans des traces très an- ciennes et pas toujours très afri- caines ? Bon sauvage, Primitivisme, Une Afrique non ambiguë, mais essen- tielle, qui ressemble à s'y méprendre à celle de quelques-uns de nos rêves occidentaux. Comme s'il y avait là, dans ce recours mythique, une der- nière ruse de l'Occident, un legs, une grimace ultimes.

Chet Eidi a une troisième idée. C'est un vrai « chef ». Chet Eidi. Une sorte de seigneur. Un suzerain en son quartier. Certainement pas du genre, en tout cas, à avoir, comme tant d'au- tres, acheté sa « chieftancy ». Et le pouvoir, s'il en était besoin, les photos qui ornent son salon et où on le voit en compagnie de la famille royale d'Angleterre. Son idée ? L'in- vercé, exactement, de celle de l'élui- noir taxi. Et tu sais pourquoi tu ne risques rien ? Parce que tu es sur le territoire de la République de Kabouta, et que la République de Kabouta est un endroit où, dans Lagos, seul règne le Président Fela. Et puis, coup de freins devant la boîte, que dis-je, le temple où il se produit, et qui est une manière de hangar recouvert de toile ondulée. Néons jaunes, rouges et verts. Parfums mêlés d'encens et de haschich. Une certaine de jeunes gens, debout mais immobiles, qui vont écouter religieusement. La scène, comme un poudlard, fermée par un grillage. Des jeunes femmes autour de lui. Une carte de l'Afrique, immense, lui. Une carte de l'Afrique, immense, phosphorescente, dans son dos. Il commence à chanter, face à un pan- neau, très grand aussi, où sont ins- crits ces quelques mots qui clignotent dans la pénombre et qui, mieux que toutes les interviews, résument son programme : « Blackism, a force of the mind. »

Alors, blackisme ou capitalisme ? Indigénisme ou prophétaxie ? Les meilleures esprits, à Lagos, sont ceux qui se refusent aux délices jumelles de l'atropessisme et de l'optimisme béat. Ils savent qu'il est tard, bien sûr. Ils savent que le temps pourrait venir où un Occident peureux, et éventuel- lement épouisé, tracerait une invisible frontière entre lui et ces contrées maudites, perdues pour le progrès, la culture, le développement. Mais ils sa- vent aussi, m'a-t-il semblé, que l'heure n'a jamais été si propice à cette grande réforme intellectuelle et morale que l'on attend depuis trente ans et sans laquelle il est constant que les civilisations disparaissent. Car que peut faire un continent qui sort ainsi, peu à peu, de l'histoire universelle ? Y en a-t-il même d'autres exemples, dans le passé, aussi frappants ? Il fait son examen de conscience, ce conti- nent. Soit la part, dans le bilan, de ce qui lui revient et de ce qui incombe aux autres. Et une fois ce partage fait, une fois tournée la page de ce double désastre que furent la colonisation, puis la décolonisation, il fait le tri, dans sa mémoire, de ce qui y contribue, changement et de ce qui y contribue, dans l'histoire des idées, cela porte un nom. Une révolution culturelle. La dernière chance de l'Afrique : entre tradition et modernité, l'avènement des lumières africaines. ●

Le continent fait son examen de conscience

Fela, je ne pouvais pas quitter Lagos sans aller au moins écouter Fela Anikulapo Kuti, le très grand musicien qui est, avec Soyinka, la « conscience » du pays. Il y avait, le soir de ma visite, une paine d'élégie dans le quar- tier. Et la maison était donc plongée dans une obscurité totale qui ne faisait qu'ajouter à son air de fortresse as- siégée. Des sentinelles dans la rue, à quarante femmes « de Fela ? » qui ne cessent d'entrer et de ressortir pour murmurer : « Fela arrive. Fela va venir. Fela s'habille. Fela est dans son bain. Fela n'a pas compris qui vous êtes : bon, bon, c'est bon. Fela, cette fois, ne va plus tarder. » Bref, tout un mandage un peu ridicule. Toute une sa- vante mise en scène destinée, visible- ment, à sacraliser le Maître. Et ce jus- qu'à ce que, en effet, il consente à ap- paraitre : drôle de petit homme, trop maigre, trop poudré, avec un pantalon moulant, un Perfecto marron aux épaulettes pointues — et toute la compagnie qui, d'une seule voix, s'ex- clame : « Good evening, President. »

Posez vos questions, lâche le Pré- sident. J'y répondrai. Moyennant quel il se lance, devant ses gardes du corps, extasies, dans un long monolo- gue sur le « génie » du « peuple noir ». Et puis, tout à coup, il s'arrête, décidant que c'en est assez et qu'il est temps d'aller chanter. En route, alors, tout le monde ! Cinq, six ou sept par pous. Klaxons. Parcours-rondo, de la maison à la boîte de nuit. « Tu ne ris- pas, Klaxons. Parcours-rondo, de la